

Jacques Cortès

L'Analyse de discours
ou
*Un long détour par la forme
pour tenter d'atteindre le contenu*

A l'occasion d'un colloque organisé à l'Université de Rouen vers la fin des années 80, les participants, je m'en souviens fort bien, sourirent à une boutade de Bernard Gardin leur disant à peu près ceci : (je le cite de mémoire) : « *il est possible aujourd'hui de « breveter » l'analyse de discours* ». C'était l'époque des bilans, après deux décennies de profondes mutations des Sciences du Langage, et l'on parlait déjà d'une « crise de la linguistique », formule très pessimiste que les tenants progressistes de la discipline préféraient retourner en disant qu'il s'agissait, en fait, d'une « linguistique de la crise »¹. Ces souvenirs me sont revenus en lisant les textes ici rassemblés par l'équipe de *Synergies Algérie* sous le titre générique d'**Analyse de discours**.

Il est certainement utile de retrouver quelques repères historiques (cf. note 1) pour comprendre les liens nombreux qui unissent les sciences du langage et de la communication en général (sous toutes les formes régulièrement complémentaires, quoique conflictuelles, qu'elles ont revêtues tout au long du XXème siècle) et leur légataire principale qui est - quoique cela en chagrine plus d'un² - la Didactologie des Langues et des Cultures (DLC). Ce numéro 11 de *Synergies Algérie* est, à cet égard, la parfaite illustration des lignes qui précèdent puisque la plupart des thèmes qui y sont traités se présentent comme autant d'exemples d'analyse de discours (directe ou implicite), concernant l'orientation systémique que prend, en Algérie, l'enseignement du français et des cultures locales diverses que cette langue a nourries et continue de nourrir encore aujourd'hui en dépit d'obstacles souvent considérables.

Avec les réserves qu'appellent normalement des essais parfois néophytes, notons déjà que les thèmes choisis couvrent abondamment le territoire de l'analyse de discours : *production de textes dans une perspective grammaticale mettant en jeu les théories issues du structuralisme ; techniques de créativité développées dans les ateliers d'écriture ; étude d'un lexème donné dans un environnement romanesque ou dans un poème ; nuances de sens engendrées par la néologie*



(notamment la création très à la mode de mots par suffixation : fringuerie, carterie, couscousserie etc...) ; analyse des implicites culturels produits par différents types de textes (autobiographie, raï, chanson, humour, roman, conversation, politique...) ; problèmes de lecture posés par le numérique ; passage de l'écriture romanesque à l'écriture cinématographique ; réflexion sur le langage publicitaire d'une quatrième de couverture de roman ; stéréotypie du discours de propagande à intention justificative, j'en passe... tout cela étant placé sur une vaste toile de fond à double finalité : d'une part, faire pénétrer le lecteur de la revue (et plonger soi-même) dans les arcanes de l'analyse de discours considérée comme le sésame de toute lecture sémiologique sérieuse ; d'autre part, tenter par ces voies multiples, de définir sinon une méthodologie sanctuarisée de l'apprentissage du français dans sa dimension algérienne, du moins commencer à s'imprégner des très modernes grands principes susceptibles de revivifier la DLC en l'adaptant aux nécessités incontournables d'une époque en (r)évolution - notamment technologique - extrêmement rapide.

Au vu du champ thématique non exhaustif que nous venons d'esquisser, la boutade *supra* de Bernard Gardin, plus de 20 ans après, et sur l'autre rive de la Méditerranée, n'a pas pour signification profonde l'idée que l'Analyse de discours serait une procédure obsolète, mais bien plutôt qu'elle ne cesse d'envahir notre vie quotidienne au point d'être désormais incluse dans la totalité de nos activités, qu'il s'agisse d'enseignement, de recherche, de politique, de transactions officielles, de loisirs culturels, d'échanges conversationnels de tous ordres, donc, pour résumer sommairement les choses, qu'elle concerne autant le « code restreint » familier de la convivialité et de la plaisanterie, que le « code élaboré »³ des relations les plus formelles et protocolaires.

Si l'on se risque à expliquer, avec des mots très simples, la finalité très générale de l'Analyse de discours, disons qu'elle vise à développer une qualité d'écoute et d'échange nécessitant d'être initié et même peu à peu formé à l'approche en profondeur d'une parole, produite par soi ou perçue, dans laquelle on doit évidemment être en mesure d'instiller ou de repérer l'information objective qu'elle véhicule, mais en modalisant cette dernière, c'est-à-dire en atténuant ou en accentuant, selon les circonstances, le caractère affectif de ce qui est dit (illocution) sans ignorer naïvement la pression sciemment ou subtilement exercée sur le destinataire pour le convaincre (perlocution)⁴.

J'ai eu le plaisir de publier, en 1987, une « introduction à l'analyse de discours » de Louis Guespin⁵. Si l'on se reporte à ce texte, on aura la surprise de découvrir qu'il commence par une présentation copieuse des *Transformations and Discourse Analysis Papers (TDAP)* publiés en 1957 à l'Université de Pennsylvanie par Zellig S.Harris, et repris par la suite dans de nombreuses publications, notamment chez Mouton en 1963⁶. Le préambule de Guespin est instructif : « Dans la crise de la linguistique - écrit-il - on peut s'étonner de voir commencer un travail de présentation de l'analyse de discours par le rappel de la méthode structurale. Pour beaucoup, l'adjectif structural évoque une idéologie et une méthode dépassées. Pour l'idéologie structurale postulant l'auto-réglage de structures qui doivent tout au système, et rien au monde extérieur à ce système, c'est évident. Mais pour la méthodologie structurale,

non : les faits de langage sont insaisissables hors de la prise en compte du système dans lesquels ils figurent ; le repérage des faits linguistiques demande impérativement que les méthodes structurales (..) soient respectées » (op. cit.p.89). Guespin parle donc explicitement d'une « crise de la linguistique » explicable par une tendance, regrettable selon lui, à se borner à de simples inférences intuitives - donc plus littéraires que linguistiques si nous comprenons bien ce qu'il veut dire - pour établir la valeur des signes.

Mise en garde certainement pleine de sagesse et que l'on peut même considérer comme plus que jamais d'actualité aujourd'hui si l'on en juge par une tendance toujours vivace à privilégier « l'extérieur » au détriment de l'observation attentive du texte lui-même et de son organisation fonctionnelle, c'est-à-dire en ignorant la valeur émanant du système lui-même. Il convient donc, et Guespin ne dit pas autre chose, d'obliger tout analyste sérieux « *à tenir compte du système comme lieu où naît la valeur des unités ; ce n'est certes pas pleinement vrai, nuance-t-il, l'organisation en système est sûrement loin d'être seule responsable de la valeur des signes, mais la négligence inverse, l'oubli de la nécessité, pour le signe, de s'installer en système, l'oubli de ce processus de systématisation des succès communicationnels, chez l'individu comme dans divers groupes humains, est sans doute plus dangereux encore »* (ibid, p.91).

Toute la démonstration que Guespin fait alors de l'analyse de discours harrissienne, n'est là que pour insister, avec une certaine démesure il est vrai, sur l'importance capitale du fait linguistique en contexte pour établir la valeur. Les procédures de Harris, on le sait, sont bien lourdes et les résultats auxquels elles conduisent sont « parfois triviaux » mais nous devons retenir de l'article invoqué, le principe incontournable qu'une analyse de discours sérieuse ne doit pas être confondue avec du bavardage sur un texte.

Bien évidemment, si j'ai cru devoir mettre l'accent, dans cette préface, sur l'importance du structuralisme en analyse de discours, c'est dans une intention d'évidence polémique. Analyser implique toujours des choix qui ne doivent pas tomber du ciel mais s'inscrire dans un ensemble d'indices pertinents (ou estimés tels) que sont - pour dresser une liste à la Prévert - les sonorités, les phonèmes, les mots, les constructions syntaxiques et les arrangements stylistiques, mais aussi les intonations, les registres vocaux, les tonalités, l'atmosphère, les personnes, les moments, les lieux, tous les faits contextuels et tous les faits situationnels (in praesentia ou in absentia) qui, à un moment quelconque, concourent à susciter et à autoriser une interprétation. Cette dernière - soulignons-le - n'a d'autre justification que les indices choisis dans la masse des possibilités offertes et qui sont regroupés stratégiquement selon des critères dont la pertinence, pour un autre analyste, pourrait très bien sembler très relative, voire inacceptable.

Qu'on l'admette ou non, l'analyse de discours est une méthode très rationnelle dans son principe, mais elle n'a aucune vocation à la scientificité, sauf à donner au vocable *science* l'acception poétique que lui attribue Jean d'Ormesson dans son tout dernier roman : « *La science n'atteint jamais son but parce que le but ne finit pas de se dérober - et qu'en vérité il n'y a pas de but : la science est une tâche infinie. Sa grandeur est de se présenter comme un rêve*

toujours inassouvi »⁷. Il en va exactement de la même façon pour l'analyse de discours où l'imagination, la divination, la voyance (au sens rimbaldien) peut transformer l'analyse en une proclamation pouvant, dans le meilleur ou le pire des cas, hésiter entre prophétie et vaticination. L'Histoire est pleine d'erreurs, notamment judiciaires, mais aussi de malentendus durables allant jusqu'à l'extermination d'autrui pour des divergences portant sur des faits inventés, totalement invérifiables, dont on fait prétexte à fière aventure militaire.

Mais au-delà de ces considérations philosophiques, ce qui est indubitable, c'est que l'homme moderne doit être initié à la manipulation des mots pour la bonne raison qu'il est constamment confronté à des discours manipulateurs. Parvenir d'emblée à exceller dans cet art de la clarté d'exposition qu'autorise le talent est un apprentissage difficile à conduire mais qu'il faut poursuivre et affiner tout au long de la vie. Dans les articles ici rassemblés, le lecteur sera frappé par bien des audaces dans la lecture d'un poème aussi complexe que « Nuit Rhénane » d'Apollinaire ou par la finesse d'interprétation longitudinale du mot *pitié* tout au long de *La Modification* de Michel Butor. L'initiation à l'analyse est encore un peu laborieuse et les auteurs peinent parfois à dépasser le simple énoncé des faits pour en tirer la petite flamme interprétative, *i.e.* l'éclair de voyance qui change tout. Entre le texte de départ et celui qui veut en rendre compte, il y a comme un mariage qui n'est et ne peut être que de raison. La passion n'est donc pas toujours au rendez-vous et le commentaire peut devenir pesant. Dénombrer les qualités d'un tableau, décortiquer les strophes d'un poème, ou expliciter, - pour se fonder sur un exemple concret - l'amère opposition du 1^{er} et du dernier vers de « Nuit rhénane » :

- A 1) Mon verre est plein de vin trembleur comme une flamme
- D 13) Mon verre s'est brisé comme un éclat de rire

C'est presque un acte impie comme le montre le passage suivant emprunté pourtant à l'analyste subtil d'Apollinaire qu'était Jean Peytard. Qu'on en juge : « En A1 la copule être régit, sous forme simple d'indicatif présent, l'adjectif attribut plein. En D 13, la copule de forme composée et pronominale, « mon verre s'est brisé » propose le même schéma syntaxique que le vers 1. Mais l'aspect non-accompli s'oppose à l'aspect accompli de la forme composée. D'une forme à l'autre c'est toute la narration qui s'est développée, par une espèce de change aspectuel »⁸. Tout cela est profondément juste mais se superpose presque tautologiquement au poème. D'un côté l'art, l'imagination, le verbe dans tout son mystère ; de l'autre l'explication, la description, la mise en formule. On passe de l'azur à la fabrique, de la poésie à la prose qui est là (ô émerveillement de Monsieur Jourdain !) même si l'on n'a même pas conscience de sa présence.

Ces quelques lignes sur l'analyse du discours ne visent aucunement à stigmatiser l'effort d'initiation de nos auteurs mais bien au contraire à en célébrer le mérite et la vertu. Synergies Algérie poursuit sa trajectoire sur des terres encore inconnues. Il faut se faire la dent, la griffe et la plume, rassembler des essais et des erreurs utiles, celles dont on retire, après de durs combats, ce qu'il faut d'expérience pour affronter la compagne séduisante mais difficile qu'est cette langue dont Edgar Morin évoque si bien le charme et l'infidélité :

« Une langue vit de façon étonnante. Les mots naissent, se déplacent, s'ennoblissent, déchoient, se pervertissent, dépérissent, perdurent. Les langues évoluent modifiant non seulement leur vocabulaire, mais aussi leurs formes grammaticales, parfois syntaxiques. La langue vit comme un grand arbre dont les racines sont aux tréfonds de la vie sociale et de la vie cérébrale, dont les frondaisons s'épanouissent dans le ciel des idées ou des mythes, et dont les feuilles bruissent en myriades de conversations. La vie du langage est très intense dans les argots et les poésies, où les mots s'accouplent, jouissent, s'enivrent des connotations qu'ils invoquent et évoquent, où éclosent les métaphores, où les analogies prennent leur envol, où les phrases secouent leurs chaînes grammaticales et s'ébrouent en liberté »⁹.

Tout ce numéro n'est rien d'autre que l'illustration de ce grand hymne à la créativité.

Notes

¹ Les deux formules, en réalité, sont très cohérentes. La « crise de la linguistique » souligne une transition difficile. La linguistique, jusqu'au début des années 80, était en grande partie une linguistique du sens « déjà produit, reproduit » (selon la formule de Bernard Gardin dans sa thèse : *Langage et travail : Etudes sociolinguistiques de discours ouvriers en entreprise*, BU de Rouen, 1988, p.54. Elle piétinait donc sur un territoire désormais bien connu, d'où la « crise » dont elle souffrait. Ce qui alors s'impose à la recherche de cette époque, c'est la prise en compte de l'extrême hétérogénéité des discours tenus au sein d'une société pluriculturelle. Ce n'est donc pas la science qui est en crise, mais l'objet dont elle traite, dont on découvre la nécessité d'étudier l'extrême complexité. La linguistique (comme discipline de recherche) doit donc se dégager d'une langue sanctuarisée déjà-là sur laquelle, de multiples façons, l'essentiel a été dit, et prendre en considération, désormais, l'entropie d'un monde où des codes multiples naissent de façon vivante, productive, prolifique même. La « crise de la linguistique » renvoie à une linguistique du sens produit, et la « linguistique de la crise » promeut une linguistique de la production. Une bonne partie des origines de l'analyse de discours est dans cette opposition.

² Tout ce qui touche à la transmission des connaissances n'a jamais eu bonne presse dans le monde universitaire. La tendance est de diviser le champ entre recherche fondamentale patricienne et recherche appliquée roturière. Et cela malgré les mises en garde multiples de Bachelard dès le début des années 30. Par exemple celle-ci : « on ne peut imaginer le mouvement sans quelque chose qui se meut » et réciproquement « on ne peut imaginer une chose sans poser quelque action à cette chose » in *Le Nouvel esprit scientifique*, PUF, 1934, P.65).

³ Les concepts de *code restreint* et de *code élaboré* sont empruntés à Basil Bernstein dans *Langage et classes sociales*, Ed. de Minuit, 1973

⁴ *Locution, illocution et perlocution* sont des concepts empruntés à J.L.Austin dans *Quand dire c'est faire*, Ed. du Seuil, Paris, 1970

⁵ Louis Guespin, « Introduction à l'analyse de discours », pp.87 -119 in *Une Introduction à la recherche scientifique en Didactique des Langues*, Jacques Cortès dir., Collection Essais, Didier/CREDIF, Paris1987

⁶ Zellig S.Harris, *Discourse Analysis Reprints*, Mouton and Co, The Hague, 1963

⁷ Jean d'Ormesson, *C'est une chose étrange à la fin que le monde*, Robert Laffont, 2010, p.228

⁸ Jean Peytard dir., *Littérature et classe de langue*, « Eléments pour une analyse sémiotique : *Nuit Rhénane*, pp.151 -156, in coll. LAL, CREDIF/DIDIER, 1982

⁹ Edgar Morin, *La Méthode 5, L'Humanité de l'humanité*, Seuil, Paris 2001, p.36